

Bernard Nominé

La valeur de la vie *

En septembre dernier, j'étais invité à participer à un débat avec Carmen Gallano et Ana Maeso, à Madrid, à l'occasion de la séance d'inauguration du séminaire du Collège de psychanalyse. *La valeur de la vie*, tel était le thème choisi pour ce débat. Ce thème s'était sans doute imposé à nos collègues madrilènes dans les suites de ce qu'ils avaient vécu pendant la pandémie, qui a touché durement la capitale espagnole.

Je notais que, ces derniers temps, bon nombre d'États avaient dû affronter un choix difficile entre la santé de leur économie et celle de leurs citoyens. Il me semble que ce genre de choix, posé de façon explicite, est assez nouveau. Je ne crois pas qu'il se soit posé dans les grandes épidémies du passé. Je ne pense pas qu'à l'époque de la Grande Peste les gens se soient préoccupés de la santé de l'économie, chacun étant plutôt occupé à sauver sa peau.

Ce qui a changé depuis cette époque, c'est la mondialisation de l'économie. Le marché mondial, les affaires, le commerce, le travail des entreprises, l'emploi, tout cela renvoie la plupart d'entre nous à des questions cruciales. Nous nous retrouvons alors face à deux sortes de maladies : les maladies des corps et les maladies de leurs échanges, c'est-à-dire celles de leur économie. D'où le choix difficile entre la santé des corps et celle de l'économie.

J'en étais là de mes réflexions quand je vis un documentaire télévisé sur le prix des médicaments et les bénéfices énormes faits par l'industrie pharmaceutique et notamment par certains grands laboratoires. J'appris alors que le traitement d'une seule chimiothérapie anti-cancéreuse peut, dans certains cas, dépasser les trois cent mille euros. Comment justifient-ils un tel prix ? Non pas tellement par le prix de fabrication du produit, ni par la nécessité d'investir dans leurs recherches fondamentales, car elles ne se font plus dans ces grandes firmes mais à l'Université. Ils justifient ce prix par la loi du marché fondée sur la demande, très importante quand il s'agit de parer à une menace mortelle. C'est donc au nom de la valeur de la vie que ces grands groupes pharmaceutiques font des bénéfices énormes, qui ne

servent qu'à satisfaire leurs actionnaires et à assurer la santé de leur économie. Où l'on voit que la valeur de la vie pour chacun sert d'indice et de prétexte pour soutenir une économie cynique qui semble n'avoir pas de limites, ne pas se préoccuper de la santé des corps mais plutôt de la valeur de l'action en bourse.

On retrouve là le fameux couple freudien : pulsion de vie et pulsion de mort. L'une ne va pas sans l'autre, de telle sorte que, croyant miser sur la valeur de la vie, on peut alimenter la pulsion de mort.

Il me semble que c'est à une conclusion semblable que l'on arriverait si l'on se penchait sur ce nouveau courant que l'on nomme *transhumanisme*. Il s'agit d'un courant qui se félicite de ce que les nouvelles technologies, les robots, l'intelligence artificielle, permettent de repousser les limites de la vie et concourent ainsi à améliorer la race humaine. Les transhumanistes considèrent certains aspects de la condition humaine tels que le handicap, la souffrance, le vieillissement ou la mort comme indésirables. Ils rêvent de pouvoir augmenter le corps humain en y implantant toutes sortes d'appareillages, des prothèses, des puces intracérébrales pour obtenir une race humaine améliorée qui serait, disent-ils, la seule issue pour notre descendance plus ou moins lointaine.

Derrière ce mouvement qui se réjouit de voir que la science peut repousser les limites de la vie et qui prétend agir dans le sens d'en augmenter la valeur, on entrevoit sans trop de difficultés le mouvement contraire, c'est-à-dire une pente à la déshumanisation qui pourrait conduire au pire.

En somme, ces premières réflexions m'amènent à la conclusion simple que ce qui donne une valeur à la vie, c'est le fait qu'on puisse la perdre. Mais les efforts que l'on peut faire pour ne pas la perdre, pour ne pas courir ce risque, n'augmentent pas la valeur de la vie, ils la dévaloriseraient plutôt.

La première idée qui me soit venue en découvrant le thème que mes collègues madrilènes me proposaient fut de me dire qu'au niveau de l'évolution de notre civilisation la valeur de la vie semble avoir augmenté. Si l'on pense aux guerres de l'Antiquité ou à celles du Moyen Âge, si l'on pense à tous ceux qui acceptaient de mourir sur le champ de bataille, à toutes ces femmes et enfants qui mouraient lors de l'accouchement, on pourrait se dire qu'à première vue, la vie d'alors n'avait pas le prix qu'elle a aujourd'hui. De nos jours, quand une armée se lance dans la guerre, c'est en promettant le risque zéro pour ses soldats.

Il y a là un paradoxe. La valeur de la vie semble avoir augmenté au cours du développement de notre civilisation, mais ce n'est pas pour autant que l'on peut dire tranquillement que, pour nos ancêtres, la vie n'avait pas

autant de prix qu'elle en a aujourd'hui. S'il y avait quelque chose qu'ils minimisaient, ce n'était pas la vie mais plutôt la mort. Ils la considéraient comme un réel inévitable, ce qui ne pouvait que donner plus de sens à leur vie.

Aujourd'hui, on le voit notamment avec le transhumanisme, on veut gommer la mort comme limite de la vie. Dans notre quotidienneté, on s'efforce de cacher la mort ; les rituels funéraires disparaissent peu à peu. Et pourtant, me direz-vous, dernièrement, nos journaux nous abreuyaient chaque matin du nombre de décès survenus la veille du fait de l'épidémie. Oui, mais ce n'étaient que des chiffres et rien d'autre. Un chiffre indique une valeur mais cela ne suffit pas à donner du sens.

J'aborde ici un point qui me permettra, peut-être, de résoudre le paradoxe. La valeur, ce n'est pas le sens. C'est particulièrement flagrant quand il s'agit de la vie. Il ne faut pas confondre la valeur de la vie et son sens. C'est dans la fameuse conférence qu'il a donnée en Belgique que Lacan disait : « Hors du risque de la vie, il n'y a rien qui, à ladite vie, donne un sens ¹. » Cette formulation radicale a le mérite de souligner que, quelle que soit la valeur de la vie, ce qui peut lui donner un sens, c'est qu'on puisse se risquer à la perdre.

Parmi ceux qui viennent nous consulter – et sans doute plus particulièrement ces temps derniers –, nombreux sont ceux qui souffrent d'angoisse de mort. Mais, en exprimant leur peur de mourir, ils ne s'aperçoivent pas immédiatement que c'est la vie qui leur fait peur.

Cependant, il faudrait nuancer notre propos, car dire que seul le risque de perdre la vie peut lui donner du sens est sans doute un peu radical.

Ce n'était pas tout à fait l'idée de Freud. Pour lui, ce qui donne du sens à la vie, c'est la mort, bien sûr, mais c'est aussi la sexualité. Il en fait le thème essentiel de son étude du fameux oubli de nom que nous avons coutume d'appeler « le cas Signorelli ».

On se souvient que Freud, occupé à bavarder avec un compagnon de voyage, en était venu à parler de l'attitude de certains patients de culture balkanique pour lesquels le prix de la vie était à ce point lié à la sexualité qu'ils auraient préféré mourir plutôt que d'accepter une libido défaillante. Freud avoue que, arrivé à ce point, il avait dû censurer certains thèmes qui lui étaient venus à l'esprit. Il nous démontre alors que le sexe et la mort s'y nouent dans une sorte de trou noir qui attire à lui les signifiants de la chaîne pour peu qu'ils y résonnent.

C'est ainsi que, profitant de l'observation clinique de ces patients, Freud note que le sexe et la mort sont les deux pôles qui encadrent le prix et le

sens de la vie. Cela n'a rien de bien nouveau. Tout le monde sait cela depuis longtemps ; la vie commence par une rencontre sexuelle et finit par la mort. Mais le texte freudien va au-delà de cette thématique puisqu'il démontre que le sexe et la mort participent à un nœud à partir duquel se tisse l'inconscient. Il resterait donc à étudier la relation qui existe entre l'inconscient et le sens de la vie. On pense aussitôt, bien sûr, à la mélancolie et au rejet de l'inconscient qu'elle suppose.

Mais j'ai dû laisser la question en suspens pour aborder le dernier point que je voulais traiter ce soir-là.

Le prix de la vie est, en effet, l'indice à partir duquel se discriminent deux positions distinctes dans un discours qui a structuré bien des générations. Faut-il rappeler que dans ce discours il y a le maître, celui qui est prêt à risquer sa vie sur le champ de bataille, et l'esclave qui, lui, a préféré jouir de la vie ?

Jusqu'à la Révolution, la plus grande partie de l'aristocratie française était issue de la noblesse d'épée, c'est-à-dire qu'à celui qui s'était illustré par ses exploits sur le champ de bataille le roi attribuait un titre de noblesse, dont il pouvait faire hériter sa descendance. Je suppose que la chevalerie espagnole fonctionnait sur un principe similaire. Mais nous ne sommes plus à l'époque de la noblesse d'épée ni de la chevalerie. Mais alors, aurions-nous tous rejoint le rang des esclaves ? Très certainement et ce n'est pas forcément grave ; la vie de l'esclave est plus confortable que celle du maître.

Mais de qui sommes-nous les esclaves si les maîtres ont disparu ? De personne ! C'est bien là le problème. Nous sommes les esclaves d'un système, d'une économie qui se fonde sur notre jouissance, qui l'alimente et qui nous asservit un peu plus chaque jour. C'est au point qu'on a pu entendre dernièrement, ici ou là, une supplique émanant du chœur des esclaves : « Sauvez avant tout notre économie ! » Pour un peu, voilà que les esclaves prendraient des accents de maîtres, à leur corps défendant.

Me voici donc revenu à ma question de départ ; ce maudit virus confronte la politique à un choix difficile : santé des corps ou santé de l'économie ?

Pour la psychanalyse, si elle a une politique qui lui soit propre, le choix ne se pose pas en ces termes, car elle ne dissocie pas le corps du parlêtre, qui n'a d'existence que par le discours qui l'attrape, de son environnement discursif. Sa politique est celle de renvoyer chacun au choix à faire entre l'économie pour maintenir sa jouissance ou les dépenses à assumer pour soutenir son désir, le choix à faire aussi entre les bénéfices de sa position narcissique et ceux de sa vie de relations.

Mots-clés : corps, économie, dialectique hégélienne.

*[↑](#) Texte rédigé en espagnol dans l'après-coup de la soirée d'inauguration du Collège de psychanalyse de Madrid, le 25 septembre 2020, et traduit en français par l'auteur.

1.[↑](#) J. Lacan, « Conférence de Louvain, 13 octobre 1972 », *Quarto*, n° 3, 1981, p. 5-20.